



**J**e n'avais que trop tardé. Mais à vrai dire, je n'arrivais pas à trouver la volonté de partir. C'était mon tour de prétendre être quelqu'un d'autre, quelqu'un dont la vie échappait au contrôle et aux exigences de son entourage.

Un corps massif s'effondra dans un bruit sourd, faisant craquer sous son poids le plancher graisseux du tripot où régnait une ambiance gaillarde. C'était Korman, le gardien de nuit – ivre mort. Quelques grognements précédèrent un tollé d'imprécations, comme si c'étaient les dieux qui avaient poussé cet homme à se saouler. Mes lèvres esquissèrent un sourire que je dissimulai promptement derrière mes cartes. Inutile de me faire remarquer alors que j'étais la seule à enfreindre la loi, ici.

Korman se redressa tant bien que mal. Dans sa chute, il avait renversé l'aiguière. Du vin chaud avait coulé sur son gambison en laine et sa main de cartes y était désormais collée, telle une rangée de médailles. Korman se tamponna la bouche, l'air perplexe. En tombant, il s'était éclaté une dent de devant. À la vue du sang sur ses doigts sales, il proféra un chapelet de jurons avant d'éclater de rire.

Je me décalai pour laisser Halvar, l'un des cochers du domaine Lysandre, l'aider à se relever.

— Allez, debout ! lui dit-il en le tirant par la main avant de le gratifier d'une bonne claque dans le dos.

Korman regagna la table d'un pas chancelant. Un pêcheur d'anguilles posa devant lui une autre corne de vin chaud et partit d'un gros rire en le voyant la descendre à toute vitesse : des gouttes de vin dégouлинаient de sa barbe roussâtre.

— Ça ira comme ça ? s'enquit Halvar.

— On continue, articula Korman avec difficulté, les lèvres rouges de sang.

La partie reprit comme si elle n'avait jamais été interrompue.

Halvar leva les yeux de son jeu et regarda en face de lui, dans ma direction. Le brun profond de ses prunelles me rappelait celui des châtaignes grillées et parfois, lorsqu'une lueur inhabituelle s'allumait dans son regard, je me demandais s'il ne coulait pas dans ses veines un peu de sang des Êtres de la Nuit. Il n'avait pas les oreilles pointues, mais à en croire les traditions du Petit Peuple, certains Faes avaient recours à la Furie, leur magie de la Terre et de l'Illusion, pour dissimuler leur véritable nature.

Pourtant, si le cocher Halvar avait été doué de pouvoirs, il aurait fait profil bas, il n'aurait sûrement pas passé ses soirées à boire dans les tripots. Le roi Zyben avait une certaine propension à neutraliser par quelque sort les pouvoirs des Êtres de la Nuit avant de les envoyer à son bourreau.

J'espérais qu'Halvar n'était pas fae, car les Êtres de la Nuit avaient la réputation d'être sans pitié. Or, j'avais beaucoup d'affection pour lui.

Troublée par son regard insistant, je rabattis la visière de ma vieille casquette sur mes yeux et passai la main à l'arrière de ma tête pour vérifier que mes tresses ne dépass-

saient pas. Halvar ne pouvait pas m'avoir reconnue, me répétais-je pour la centième fois. C'était impossible. J'étais quantité négligeable au domaine Lysandre.

La peau basanée du cocher portait encore les traces de sa journée de labeur. Cela dit, tous les hommes présents dans la salle sentaient le corps mal lavé et le vieux poisson, le tout dominé par les relents saumâtres de l'océan du Destin tout proche. Voilà pourquoi je m'étais barbouillé les joues de terre avant de m'introduire discrètement dans le tripot. Mon teint diaphane, couleur de lune, m'aurait trahie.

— Joue, petit, fit Halvar en portant son breuvage à ses lèvres, ou on se jouera de toi.

Ma main se resserra sur les cartes. Les deux phalanges qui me manquaient à gauche ne me facilitaient pas la tâche, mais je déployai mon jeu comme si de rien n'était. En dépit de mon inexpérience, j'avais vu suffisamment de tours de bonneteau et de parties de cartes en ville pour savoir que j'avais une main correcte. La tête rentrée dans les épaules, isolée des autres joueurs, je jouai trois haches d'or sur les cartes cornées et jaunies.

Le pêcheur d'anguille poussa un grognement et abattit sa main en maudissant les dieux farceurs.

Korman, toujours aussi ivre, ne vit rien passer.

Un financier du port de commerce se rebiffa et contra mon jeu avec deux haches d'or et trois wolvyns noirs.

Halvar gloussa.

— Ça, c'est la poisse, petit !

Mon cœur cognait dans ma poitrine. *Ne joue pas cette carte. N'attire pas l'attention sur toi.*

— Une minute ! dis-je.

J'avais parlé de la voix la plus grave possible mais le résultat obtenu était ridicule. Par chance, les autres joueurs,

perdus dans les brumes de l'alcool, ne tiquèrent même pas. Je me félicitai comme jamais de la quantité de bière qui avait circulé à table. Appelez ça de l'amour-propre mais, incapable de résister, j'abattis la carte que j'avais gardée en réserve durant toute la soirée. Les couronnes en guerre : l'une rouge sang, l'autre noire comme un ciel sans étoiles.

— Les couronnes prennent le wolvyn.

À peine posai-je ma carte que les hommes se mirent à vociférer : ils comptaient les cartes, les combines, les levées et les tricheries. Surpris par cette explosion de voix, Korman, ivre mort, tomba de nouveau à la renverse.

Les yeux d'Halvar s'allumèrent, il bondit de sa chaise et son poing alla percuter un commerçant en habit à motif criard, alors que ce dernier n'avait rien à voir dans notre partie de cartes. Comme s'il avait attendu ce moment-là toute la soirée, le cocher éclata de rire et se jeta dans la bagarre qui opposait le pêcheur d'anguilles, le financier et une brute épaisse qui travaillait sur les docks.

Je lâchai la dernière de mes cartes, plongeai sous la table et détalai vers le fond de la salle. Fracas de verre brisé. Raclements des chaises et des tables qui volaient à travers la salle. Craquements des jointures contre les mâchoires. Et des rires – toujours des rires – tandis que ces hommes au sang de guerrier et de pillard déclenchaient une énième rixe.

La première de la soirée, et sûrement pas la dernière.

Je me faufilais le long du comptoir à bière lorsque le tavernier se rendit compte qu'il y avait du grabuge. Ses épaules s'affaissèrent et je crus l'entendre marmonner dans sa barbe : « C'est reparti... » Il s'empara d'une perche en bois et se lança dans l'enchevêtrement de poings.

Comme la vie serait morne dans le quartier des docks s'il n'y avait pas la veillée de relâche ! Cette soirée hebdo-

madaire où les serfs et les hommes de peine avaient droit à quelques heures de distraction.

Tournant le dos au chaos, j'ouvris la porte d'un coup d'épaule et percutai quelqu'un de plein fouet.

Je poussai un cri de surprise avant de me sermonner intérieurement : j'étais censée être le robuste apprenti du forgeron local. Sans peur et sans manières.

Je levai à peine les yeux, juste assez pour remarquer les bottes cirées et la ceinture de marchand. Un homme plus aisé que les autres clients de la taverne.

— Mes excuses, Herr, marmonnai-je d'une voix grave.

— Ne vous excusez pas, répliqua-t-il en reprenant sa respiration. *De Hän.*

Je me figeai. Il m'avait gratifiée du titre de politesse réservé aux femmes. Ma main vola à nouveau à ma nuque, mais mes tresses étaient toujours dissimulées sous ma casquette. L'homme se pencha vers moi et je sentis l'odeur de sa peau, épicée comme la forêt.

— Ne vous en faites pas, murmura-t-il. Je sais garder un secret.

Je cherchai fébrilement mon porte-monnaie au fond du pantalon que j'avais dérobé chez moi, dans le placard à uniformes. L'homme posa une main sur mon bras. Un frisson me parcourut l'échine. Je gardai le regard baissé, de peur qu'il reconnaisse mon visage sous la terre et l'huile qui maculaient mon nez.

— Comptez-vous acheter mon silence ? me demanda-t-il.

Je déglutis, la gorge sèche.

— N'est-ce pas ce qui se fait à Mellanstrad ?

L'homme eut un petit rire qui me pénétra jusqu'aux os.

— Exact. Il n'empêche, gardez votre mitraille pour une autre fois, *De Hän.*

Sur ce, il pénétra dans l'établissement mal famé. Je le regardai par-dessus mon épaule et mon cœur fit un bond. Triple enfer ! Quelle idiote ! C'était Légion Grey.

Durant toute la soirée, j'avais espéré entrevoir son visage et voilà que c'était lui qui m'avait prise de court. M'avait-il reconnue ? Allait-il en parler à mon père ? Par tous les dieux, en parlerait-il au roi ?

Ses cheveux blond foncé, sa large carrure, ses mains qui semblaient trop rudes pour être celles d'un marchand étaient devenus des attributs qui l'identifiaient à coup sûr dans le quartier du Bas Mellanstrad.

Des bruits couraient sur lui dans la haute société : il serait issu d'une noble famille d'un des royaumes exotiques qui s'étendaient par-delà l'horizon. D'autres lui prêtaient des origines mi-ettanes, mi-timoranes.

Pour ma part, je privilégiais cette dernière théorie. Il avait les cheveux plus clairs que les Timorans, mon peuple. Mais sa peau et ses yeux luisaient de ce reflet sombre qu'on ne trouve que chez les Ettans, ce peuple que les Timorans avaient asservi lors de leurs attaques.

Depuis que son nom avait gagné en prestige, presque un cycle plus tôt, Légion était devenu une légende auprès des marchands les plus aguerris pour sa capacité à négocier les avoirs financiers des riches, mais plus encore auprès des mères aux abois qui cherchaient à convaincre ce bel inconnu de prendre une, voire deux, de leurs filles.

L'homme m'intriguait. Rien de plus. Et je n'avais aucun désir de lui parler. Sans doute étais-je aussi invisible à ses yeux qu'aux yeux de tous les autres.

Avant de laisser se refermer la porte, Légion se tourna vers moi. Esquissa un sourire en coin, puis disparut dans le tripot.

Une fois mon émotion retombée, je rajustai ma casquette et m'engageai dans une ruelle étroite. Les docks de Mellanstrad étaient toujours recouverts d'un fin macérat d'herbes marines et d'eau de mer. Ça puait l'huître, l'anguille et les poissons exotiques piégés dans les dangereux récifs du large. Le quartier des docks se composait de taudis et de vieilles bicoques, tous penchés par des cycles de tempêtes successives. Ici, les réverbères étaient tout rouillés, leur peinture, écaillée. Des flaques de boue s'étalaient sur les pavés cassés. Ici, les gens claquaient leur maigre paie dans les tripots, les tavernes et les bordels.

Ici, j'étais libre.

Je remontai le col de ma veste et m'engouffrai sous une arcade, lorsqu'un trio de gardes de Flèche-Corbeau tourna dans la rue. Le château de Flèche-Corbeau envoyait souvent des renforts de patrouilles après les douze coups de minuit, sans doute pour traquer les Ettans. Au moindre faux pas, ceux-ci étaient envoyés en « apprentissage » par la Haute cour, c'est-à-dire condamnés aux travaux forcés dans de lointaines carrières.

Dissimulée dans l'ombre, je formulai une rapide prière aux dieux de la guerre pour qu'Halvar rentre chez lui sain et sauf. Bien qu'il ne m'ait adressé que quelques mots, je savais que le cocher jouissait d'un statut privilégié parmi les serfs du domaine et qu'il n'était resté qu'un demi-cycle en apprentissage.

Après le passage de la patrouille, je remontai les ruelles en courant, jusqu'au portail en bois qui séparait le quartier des docks du Haut Mellanstrad. Je retrouvai la planche mal fixée qui m'avait permis de me frayer un passage à l'aller et grimpai la côte menant aux villas et aux domaines en surplomb, gênée par les

tiges épineuses des églantiers et des serpentaires qui s'accrochaient à ma veste usée jusqu'à la trame.

Les jambes fouettées, piquées et griffées par les ronces, j'arrivai enfin aux grilles du domaine Lysandre. Des pelouses bien entretenues et de pittoresques longères à charpente de bois et murs en clayonnage parsemaient les buttes tout autour du manoir blanc. Entièrement fait de perlite, le domaine était une ode au prestige, à la royauté.

La tête rentrée dans les épaules, je traversai la haie et me dirigeai à pas de loup vers l'arrière du domaine, en direction de la cave.

Mon estomac se noua.

Le long de l'allée en arc de cercle, pavée de brique, de splendides fiacres et cabriolets aux rideaux de velours stationnaient devant l'entrée principale. Une douce mélodie à la lyre et au luth s'échappait de l'intérieur du manoir.

Je poussai un soupir de frustration. La cave était à vingt pas de moi, au détour du mur. Or si je voulais rentrer sans me faire prendre, c'était la seule entrée possible. Je me retournai vers les enchevêtrements d'arbres et franchis la distance qui me séparait des pelouses les plus proches de la cave.

La première unité de gardes-corbeaux était à au moins trente pas de moi, mais ils restaient dangereux. Entraînés à frapper d'abord et à poser des questions ensuite. Leurs visages peints aux couleurs royales, blanc, noir et bleu, brillaient à la lumière de la lanterne. C'était leur façon de ressembler davantage aux guerriers des dieux. Les runes de leurs talismans ornaient leur barbe fournie et des haches d'armes pendaient à leur ceinture. Ils semblaient plus enclins à guerroyer qu'à assurer la sécurité d'une soirée de nobles fortunés.

Je retins ma respiration jusqu'à ce que le sang se mette à cogner à mes tempes. Dès que les gardes eurent fait volte-face, je traversai la pelouse moelleuse au pas de course.

Arrivée devant la porte de la cave, je cherchai maladroitement à insérer le passe-partout dans la serrure, le cœur battant à grands coups. Handicapée par mes phalanges manquantes, je laissai tomber la clef. Je la ramassai en soufflant une rafale de jurons et dégringolai dans la cave à légumes où les serfs de la cuisine passaient le plus clair de leurs journées.

Je m'écorchai les genoux sur le sol en pierre de rivière ; tressaillant de douleur, je me relevai en hâte pour aller refermer la porte à clef.

Une voix gronda à travers le bois épais. Je m'immobilisai. Cessai de respirer.

— Tu as entendu quelque chose ?

C'était un garde. Il pouvait être à dix pas de moi.

— Non, rien. Tu crois qu'on devrait prévenir Kvin Lysandre ? s'enquit l'autre patrouilleur.

Le premier garde se moqua.

— Mais vas-y, ne te gêne pas ! Dérange donc le maître alors qu'on n'a même pas interpellé d'intrus. Maudits dieux ! L'homme est sur son lit de mort et ta première pensée est d'aller le déranger.

— Quelqu'un aurait pu s'introduire... Tout ce que je dis, c'est qu'il voudrait en être informé.

La poignée métallique racla contre la petite porte de la cave.

— C'est fermé à clef, espèce de crétin !

Durant un moment d'angoisse qui me parut durer une éternité, les gardes inspectèrent la porte, puis ils s'éloi-

gnèrent enfin dans un bruit de bottes, en s'insultant l'un l'autre.

Je laissai échapper un soupir saccadé et ravalai une montée de bile. La cave était obscure et la puissante odeur de terre humide et d'amidon me brûlait les narines. Des caisses s'aligeaient au pied de la voûte en pierre et seule une lune pâle jetait des ombres bleues par les fenêtres.

Je touchais au but. Enfin, j'étais à mi-chemin. Il me fallait encore me faufiler par les corridors principaux sans être vue.

Autant dire une chimère.

Avant que j'aie pu me redresser complètement, des ongles s'enfoncèrent dans la chair de mes bras et m'arrachèrent à la caisse qui me dissimulait.

Je trébuchai, manquant de m'étaler de tout mon long. Deux silhouettes me barraient le chemin. Des yeux étreints, au regard aigu, rencontrèrent les miens. Mais le plus inquiétant, c'était le couteau pointé sur ma gorge.

— Kvinna Élise, grommela la fille qui le tenait. Ça fait un moment qu'on te cherche.